

Melchiorre Cesarotti, les Lumières et la Révolution française

Claudio Chiancone

Université Stendhal-Grenoble 3 / Université de Padoue

Durant le siècle dernier, de nombreux essais ont étudié les idées et l'action politiques de Melchiorre Cesarotti, en faisant remarquer comment, face à la tempête révolutionnaire, l'abbé de Padoue a dit tout et son contraire¹. L'histoire des liens de Cesarotti avec la pensée des Lumières semble aussi ambiguë : parti d'une première adhésion indubitable au programme de renouvellement de la culture et de la civilisation promu par les philosophes, il revoit ses idées sous l'effet du choc émotif produit par les événements de la Révolution.

Cesarotti est arrivé très jeune aux idées des Lumières par la lecture des ouvrages des philosophes français. Son professeur, Giuseppe Toaldo, l'avait initié à la lecture d'auteurs tels que Voltaire, Condillac,

¹ Voir S. ROMAGNOLI, « Melchiorre Cesarotti politico », *Belfagor*, III, 1948, 2, p. 143-158; G. BOZZOLATO, « Melchior Cesarotti di fronte al dispotismo napoleonico », *Atti e memorie dell'Accademia patavina di scienze lettere ed arti*, LXXVIII, 1965-1966, p. 169-195; M. CONCONI, « Il cittadino Melchiorre Cesarotti repubblicano moderato », *Padova e il suo territorio*, 21 octobre 1989, p. 14-15; P. DEL NEGRO, « Il giacobinismo di Melchiorre Cesarotti », *Il pensiero politico*, XXI, 1988, 3, p. 301-316; D. DE CAMILLI, « Il cittadino Melchior Cesarotti », *Rivista italiana di studi napoleonici*, XXIX, 1992, 1-2, p. 141-177; G. SANTATO, « Melchiorre Cesarotti e la Municipalità democratica di Padova », *Padova e il suo territorio*, LXX, 1997, p. 16-19; *Id.*, « Melchiorre Cesarotti : un repubblicano mite », in *La Municipalità democratica di Padova (1797). Storia e cultura*. Convegno di studi nel secondo centenario della caduta della Repubblica veneta (Padova, 10 maggio 1797), A. Balduino (dir.), Venise, Marsilio, 1998, p. 109-141; M. BERENGO, « Rileggendo Melchior Cesarotti politico », in *Il filo della ragione. Studi e testimonianze per Sergio Romagnoli*, E. Ghidetti et R. Turchi (dir.), Venise, Marsilio, 1999, p. 73-78.

Hume, Vico, Shaftesbury². Sa première mention de la lecture de Voltaire date de novembre 1759, lors de son déménagement à Venise (où il restera neuf ans), et concerne le Voltaire satirique du *Russe à Paris* et du *Pauvre Diable*³. Ensuite, Cesarotti lit *Zaïre*, qui restera à jamais sa pièce de théâtre préférée. En 1762, Cesarotti publie la traduction de deux tragédies de Voltaire, *La Mort de César* et *Le Fanatisme ou Mahomet prophète*, qui seront suivies, neuf ans plus tard, par *Sémiramis* (1771). Les deux premières sont accompagnées par deux *Ragionamenti* (*Raisonnements*) philosophiques : dans le premier, il affirme que le plaisir de la tragédie n'est pas seulement causé par l'émotion, mais aussi par l'enseignement qu'on en reçoit, et que les tragédies de Voltaire sont l'exemple parfait de ce principe ; dans le second, il démontre que l'art imite la nature, mais que la nature est infinie, de sorte que les façons de l'imiter sont infinies : d'où l'infinie liberté de l'auteur⁴. Une copie des deux tragédies est envoyée à Voltaire, accompagnée d'une lettre de présentation du traducteur⁵ ; Voltaire le remercie cordialement, depuis le château de Ferney, le 10 janvier 1766⁶.

Ces traductions voltairiennes, et celle plus célèbre des *Poesie di Ossian* (*Poèmes d'Ossian*, 1763)⁷, amènent Cesarotti à réfléchir sur la théorie de la traduction. En ce domaine, il s'inspire d'un autre grand auteur des Lumières françaises, D'Alembert, et de ses *Observations sur l'art de traduire* (1770). C'est de lui que Cesarotti tire son attitude respectueuse, mais non servile, à l'égard la culture ancienne ; et c'est cet

- 2 G. PATRIZI, « Cesarotti Melchiorre », in *Dizionario biografico degli Italiani*, vol. XXIV, [Cerreto-Chini], Rome, Istituto della Enciclopedia italiana, 1980, p. 220-224.
- 3 « Parleremo allora di cose, di persone, di libri ». *Lettere di Melchiorre Cesarotti a Francesco Rizzo Patanol*, M. Fantato (éd.), Venise, Istituto veneto di scienze lettere ed arti, 2006, p. XXI.
- 4 *Il Cesare e il Maometto. Tragedie del Signor di Voltaire trasportate in versi italiani, con alcuni Ragionamenti del Traduttore*, Venise, Giambattista Pasquali, 1762 ; *La Semiramide. Tragedia di Voltaire trasportata in verso italiano dall'abate Melchiorre Cesarotti*, Florence, [Allegrini & Comp.], 1771.
- 5 VOLTAIRE, *Correspondence and Related Documents*, Th. Besterman (éd.), vol. XXVIII, [July 1764-March 1765], Genève, Institut et Musée Voltaire, 1973, lettre n° 12280.
- 6 VOLTAIRE, *Correspondence*, cité, vol. XXX, [January-September 1766], Genève, Institut et Musée Voltaire, 1973, lettre n° 13099.
- 7 *Poesie di Ossian figlio di Fingal, antico poeta celtico, ultimamente scoperte e tradotte in prosa inglese da Jacopo Macpherson, e da quella trasportate in verso italiano dall'ab. Melchior Cesarotti con varie annotazioni de' due traduttori*, Padoue, Giuseppe Comino, 1763, 2 vol.

ouvrage qui lui apprend à rendre, plus que la « lettre », « l'esprit » de l'ouvrage original, en lui fournissant le concept de traduction active, et non passive, dans le cadre d'une relation libre et « antagoniste » avec l'auteur étranger. D'où la théorie de la liberté du traducteur que Cesarotti applique à ses propres traductions, telles que celles de Démosthène ou de *l'Iliade*, qui sous sa plume devient presque un nouveau poème, doté d'un nouveau titre, *La Mort d'Hector*.⁸

Cesarotti se consacre ensuite à la théorie du langage, dans le cadre du débat sur les origines du langage en France, qui avait débuté après la sortie de deux ouvrages ayant marqué l'histoire de la linguistique : *l'Essai sur l'origine des connaissances humaines* par Condillac (1746), qui marquait la naissance du sensualisme et était basé sur la toute nouvelle idée selon laquelle les signes sont nés avant les idées, de sorte que le langage est à l'origine de la spiritualité, et non l'inverse ; et le *Traité de la formation mécanique des langues* de De Brosse (1765), où l'on affirme qu'il n'existe pas de langue originelle. Les deux philosophes avaient donc proposé l'origine naturelle, onomatopéique et non divine, du langage et expliqué que le langage lui-même évolue avec les temps et la société.

Dans ses discours académiques *De linguarum studii origine, progressu, vicibus, pretio* (*Sur l'origine, les progrès, les événements et la valeur des études de langue*, 1769)⁹ et *De naturali linguarum explicatione* (*De l'explication naturelle des langues*, écrit – semble-t-il – à la même époque)¹⁰, Cesarotti se montre proche des théories du sensualisme, en concevant la langue non pas comme une expression froide et mécanique de l'esprit, mais comme le résultat d'une activité d'imagination et de création de l'homme¹¹. *L'Essai sur la langue italienne* (publié en 1785, et

- 8 *L'Iliade o La morte di Ettore poema omerico ridotto in verso italiano dall'abate Melchior Cesarotti*, Venise, dalla tipografia pepoliana presso Antonio Curti q. Giacomo, 1795, 4 vol. Voir G. BENEDETTO, « Cesarotti e gli oratori attici », in *Aspetti dell'opera e della fortuna di Melchiorre Cesarotti*. Atti del convegno di studi (Gargnano del Garda, 4-6 octobre 2001), G. Barbarisi et G. Carnazzi (dir.), Milan, Cisalpino, 2002, p. 186 ; D. OLDIN FOLENA, « Cesarotti, la traduzione e il melodramma », *ibid.*, p. 346-350.
- 9 M. CESAROTTI, « De linguarum studii origine, progressu, vicibus, pretio. Oratio habita in Gymnasio patavino XVI. Kal. Februarias Anno MDCCLXIX », in *Opere dell'abate Melchior Cesarotti padovano*, Pise-Florence, Capurro-Molini-Landi, 1800-1813, vol. XXXI, p. 1-35.
- 10 *Id.*, « De naturali linguarum explicatione », *ibid.*, p. 57-97.
- 11 L. NOBILE, « De Brosse e Cesarotti. Origine delle lingue e origini della linguistica nell'età della rivoluzione politica », in *Studi linguistici per Luca Serianni*, V. Della Valle et P. Trifone (dir.), Rome, Salerno, 2007, p. 507-521.

remanié jusqu'à sa version définitive en 1801, intitulée *Essai sur la philosophie des langues*), véritable aboutissement des idées esthétiques de Cesarotti, est un ouvrage caractérisé par un élan cosmopolite et par la maturité de la réflexion sur la nature du langage : aucune langue n'est parfaite, chacune a ses propres caractéristiques et ses propres beautés, et toutes exercent nécessairement leurs influences sur les autres, si bien que toutes les langues peuvent contribuer à enrichir la langue italienne, et l'italien enrichira les autres. D'où la nécessité d'ouvrir la littérature italienne aux autres littératures et d'accepter les néologismes qui sont du reste déjà répandus dans l'italien¹². Aux pères des Lumières françaises, Cesarotti doit ainsi l'idée de rajeunir et d'ouvrir la culture italienne, dans tous ses aspects, au nom d'un idéal moderne et universel de la civilisation et de la culture, considérée non plus (comme on le faisait alors en Italie) comme une simple accumulation et une sédimentation de notions érudites, mais comme un échange perpétuel entre les différentes cultures. Telles sont les idées de Cesarotti en 1785, alors qu'il est au sommet de sa célébrité italienne et européenne. Des idées qui entrent parfaitement dans le cadre du débat intellectuel pré-révolutionnaire européen. À cet égard, Cesarotti vient de faire, sur le plan culturel, sa propre révolution, et il n'ira pas plus loin.

L'année suivant la sortie de son *Essai*, en 1786, dans un discours académique, Cesarotti analyse et condamne pour la première fois les « systèmes irréguliers » de Voltaire et Rousseau, en les distinguant de leurs « mérites littéraires » ; et il en arrive à la conclusion que Voltaire est plus dangereux que Rousseau, car ceux qui sont prêts à rire sont plus nombreux que ceux qui sont prêts à réfléchir¹³. Vingt-sept ans se sont écoulés depuis l'époque de sa première lecture du Voltaire satirique et de sa grande admiration pour l'auteur tragique : et l'on voit bien que son point de vue a changé. C'est le début d'une involution conservatrice de ses idées, qui émerge trois ans après, lorsque la prise de la Bastille secoue pour la première fois sérieusement la société européenne ; mais c'est aussi l'irruption du discours politique dans le débat intellectuel et le début de la réflexion sur les possibles conséquences pratiques de ces idées sur l'histoire, sur la société, sur la vie quotidienne de chacun.

12 M. CESAROTTI, *Saggio sopra la lingua italiana*, Padoue, Stamperia Penada, 1785.

13 S. ROMAGNOLI, art. cité, p. 146.

Même si les travaux déjà réalisés par Piero Del Negro n'ont pas résolu la question des véritables idées politiques de Cesarotti, ils ont pourtant démontré que le jeune abbé de Padoue avait été très proche des milieux réformistes et progressistes de la république de Venise, à une époque où les principales tentatives de réformes avaient pourtant échoué dans les débats au sein du Sénat vénitien¹⁴. Après le déclenchement de la Révolution, la possibilité d'un renouvellement des institutions et de la société devient concret. Mais à quel prix ? Telle est l'origine des incertitudes de Cesarotti et de ses réflexions politiques si ambiguës et contradictoires, de 1789 jusqu'à sa mort. Son esprit, a priori si ouvert aux nouveautés et aux changements raisonnés, se transforme brusquement avec l'arrivée de la Révolution et l'évolution dramatique des événements français, et l'amène à considérer avec rage, et ensuite avec une désillusion et un désarroi croissants, le problème social.

En lisant sa correspondance à partir de 1789, on remarque une involution vers des jugements de plus en plus sceptiques et conservateurs, tout à fait identique à celle que l'on retrouve chez beaucoup d'autres hommes de lettres italiens. À l'un de ses meilleurs amis, le comte padouan Costantino Zacco, il confie ses opinions sur les événements de France et d'Europe. Tout au début, pendant la phase de la convocation des états généraux et de l'Assemblée constituante, l'attitude de Cesarotti est prudemment favorable aux changements en cours. Il soutient l'action des états généraux, convoqués légitimement par le roi et donc autorisés à accomplir les réformes nécessaires. Il reste néanmoins persuadé que la tranquillité sociale est le bien le plus précieux, plus encore que la soif de réformes et de changement. À l'époque des premières émeutes populaires, il qualifie le peuple de « folle populace »¹⁵. En mai 1791, il craint déjà que la Révolution puisse sortir des frontières françaises, et il souhaite une guerre civile en France, « remède désespéré mais nécessaire » pour arrêter les violences¹⁶. Au

14 Voir P. DEL NEGRO, art. cité, p. 304.

15 *Opere dell'abate Melchior Cesarotti*, éd. citée, vol. XXXVII, p. 329. C'est nous qui traduisons, comme pour l'ensemble des textes italiens cités ici.

16 Padoue, Biblioteca del Seminario, ms 773 D.4, t. II, lettre 26, M. Cesarotti à C. Zacco, « Padoue 17 mai 1791 ». Je remercie Michela Fantato de m'avoir signalé cette lettre inédite de Cesarotti et les suivantes, conservées dans les fonds manuscrits du séminaire de Padoue, désormais éditées dans sa thèse de doctorat, *L'epistolario "veneto" di Melchiorre Cesarotti : edizione critica e commento*, Université Ca' Foscari de Venise,

même moment, il suit la formation de la première coalition. En juillet 1791, son héros est le marquis de Bouillé, qui avait organisé la fuite de Varennes ; les Jacobins sont des « bandits », face auxquels les modérés sont les vrais courageux. Il dénonce « cet infâme déchirement de tous les droits, dans cette imminente destruction de la société » et le « lâche étourdissement de l'Europe » qui n'est pas capable de réagir face aux événements¹⁷. En novembre 1791, après la déclaration de Pillnitz, il écrit que « l'alliance des trois puissances est trop belle pour que j'y puisse croire », même s'il qualifie l'empereur d'Autriche de « misérable bouffon », capable pourtant de contribuer à la défaite des généraux français, « héros de la canaille »¹⁸.

Après l'exécution de la famille royale, son ironie devient sarcasme. Il en arrive à l'exécration de la France et de tout ce qui est français. « Je gémiss et j'ai des frissons devant cette idée d'atrocité et de méchanceté inouïe qui fait détester la nature humaine » écrit-il ; et il condamne « cette nation monstrueuse »¹⁹. Peu après, en avril 1793, il fait quelques considérations sur Robespierre :

Il finira comme il le mérite, trucidé par ses mêmes sicaires qu'il paie, fin digne de celui qui protège des assassins. Ce criminel, après avoir été le héros de la Convention, ne s'aperçoit de la tyrannie qu'au moment où il commence à en ressentir les effets sur lui-même, et se prend pour un honnête homme après avoir aspiré à la gloire d'assassin et de sicaire.²⁰

Deux mois plus tard, alors que les défaites militaires des Français, les émeutes à l'intérieur, et les luttes entre Jacobins et Girondins ont fait verser plus de sang encore, il pousse plus loin encore le cynisme : « Je n'ose point douter que la France va se régénérer en se pétrissant avec son sang même. » Et en août 1793, durant les jours de la Grande Terreur : « Les Français ont perdu le moindre droit à l'unité, à la générosité, à la compassion. Tout moyen pour détruire ce génie exécrable est

Dipartimento di italianistica e filologia romanza, 2002-2003, sous la direction du professeur G. Pizzamiglio.

- 17 Padoue, Biblioteca del Seminario, ms 773 D.4, t. II, lettre 45, M. Cesarotti à C. Zacco, « Padoue 21 juillet [1791] ».
- 18 *Ibid.*, lettre 27, M. Cesarotti à C. Zacco, « Padoue 22 novembre 1791 ».
- 19 « *Parleremo allora di cose, di persone, di libri* », éd. citée, p. 105, lettre de M. Cesarotti à D. Pinato, « Padoue 16 février 1793 ».
- 20 Padoue, Biblioteca del Seminario, ms 773 D.4, t. II, lettre 30, M. Cesarotti à C. Zacco, « Padoue 19 avril 1793 ».

légitime et digne. » Il suit fébrilement les nouvelles du front allemand, dévore les journaux, s'exalte à chaque victoire des alliés, même si ce ne sont souvent que des excès d'optimisme. Il continue alors sa litanie de malédictions contre la France : « Au diable la France qui nous tient dans cette inquiétude si violente et interminable. Si l'Enfer n'avale pas maintenant sa colonie, je crains qu'on ne verra jamais la fin de cette immense tragédie », écrit-il en septembre 1793, et il appelle Paris la « capitale des iniquités, maison de fous de l'Enfer »²¹.

Mais trois ans après, en juillet 1796, ces « héros de la canaille » arrivent en Vénétie, aux ordres du général Bonaparte. Cesarotti est embarrassé et prépare sa fuite, ou alors, moins sérieusement, envisage de se consacrer à la « vie pastorale ». À présent, il craint la guerre non pas pour les massacres qu'elle produit, mais parce que cela signifierait la fin de la tranquillité de ses études, et la mise en danger de ses propriétés. Dans sa villa de campagne bien-aimée, il cherche un refuge contre les discussions politiques qui le poursuivent partout, mais les Français sont à quelques kilomètres de Padoue et, de l'autre côté, l'armée autrichienne a envahi la Vénétie et est prête au combat. Il écrit à Zacco : « ne me donne plus d'informations politiques, d'aucune sorte, et n'en attends pas de ma part. »²² En novembre 1796, au moment où la bataille d'Arcole a ouvert aux Français les portes de la Vénétie, il désire encore voir ses amis, la villa de campagne, la vie d'antan : il dit être « bouleversé et affligé par les défaites de l'armée autrichienne, et par les conséquences terribles, ou pour mieux dire funestes qu'il peut y avoir pour toute l'Italie, et, ce qui est pire encore, pour notre pays »²³. En janvier 1797, après la nouvelle victoire de Bonaparte à Rivoli, il écrit : « Le destin de l'Italie est décidé, la fin des provinces vénitiennes est inévitable, Mantoue est agonisante, dix-mille Français sont à Padoue, la cause des bons est opprimée : c'est le triomphe des méchants. »²⁴ Cependant, il n'essaie de penser qu'à se retirer dans sa

21 *Ibid.*, lettre 32, M. Cesarotti à C. Zacco, « Padoue 18 septembre 1793 ».

22 *Opere dell'abate Melchior Cesarotti*, éd. citée, vol. XXXVII, p. 340, M. Cesarotti à C. Zacco, Padoue 1796.

23 Padoue, Biblioteca del Seminario, ms 773 D.4, t. II, lettre 60, M. Cesarotti à T. Olivi, « Padoue 25 novembre 1796 ».

24 G. MAZZONI, « Testimonianze storiche d'un letterato », in *Id.*, *Tra libri e carte. Studii letterarii*, Rome, Pasqualucci, 1887, p. 177-178, lettre de M. Cesarotti à T. Olivi, « 21 janvier 1797 ».

villa à la campagne, même quand la république de Venise est au bord du gouffre. Il souhaite le « coup de grâce » non plus pour la France, mais pour son propre pays. En tant que padouan, il n'a jamais aimé le gouvernement de la capitale, la détestée Venise ; mais il écrit pourtant qu'« il faudrait être inhumains et bien méchants pour ne pas regretter une catastrophe qui est arrivée à cause d'un désir excessif de l'éviter, et qui a été opérée d'une manière si lâche »²⁵.

Sa lente désillusion, sa rage contre la Révolution et ses effets en Italie, ainsi que son éloignement de la société, nous rappellent Alfieri. Mais, à la différence d'Alfieri, il arrive un moment où Cesarotti cesse de se dérober devant les événements, sort de sa solitude et répond à l'Histoire qui est venue frapper à sa porte. Et il prend donc part aux événements. Le 28 avril 1797, l'arbre de la Liberté est planté à Padoue. Deux jours après, Cesarotti écrit à Zacco : « J'aime, je soutiens et je promeus une sage liberté », même s'il souligne que la sagesse, bien plus que la liberté, est sa véritable valeur, et donne quelques explications à son refus de faire partie de la nouvelle municipalité démocratique de Padoue²⁶.

Le 2 mars, Bonaparte est aux portes de Padoue. La municipalité locale, qui connaît bien l'estime que le jeune général a pour le traducteur d'Ossian, l'envoie auprès de lui, en tant que chef d'une délégation politique, pour une importante mission diplomatique. Quelques jours après, Cesarotti est élu membre adjoint de la Société d'instruction publique de Padoue, pour laquelle il écrit deux pamphlets politiques, très modérés. Encore une fois, c'est sur le plan de la théorie qu'il s'implique le plus. Il écrit à cette époque un intéressant *Saggio sopra le istituzioni scolastiche* (*Essai sur les institutions scolaires*)²⁷, c'est-à-dire un projet de réforme de l'ancienne université de Padoue (qui ne sera néanmoins pas mis en œuvre), où il propose, entre autres, l'adoption de la langue italienne dans la majeure partie des cours, jusqu'alors tenus en latin. C'est peut-être là le seul véritable geste révolutionnaire qu'il accomplit pendant la période de la municipalité démocratique.

25 Padoue, Biblioteca del Seminario, ms 773 D.4, t. II, lettre 38, M. Cesarotti à C. Zacco, « Padoue 27 avril 1797 ».

26 G. MAZZONI, « Testimonianze storiche d'un letterato », in *Id.*, *op. cit.*, p. 182, M. Cesarotti à C. Zacco, « Selvaggiano 30 avril [1797] ».

27 M. CESAROTTI, « Saggio sopra le istituzioni scolastiche private e pubbliche », in *Opere dell'abate Melchior Cesarotti*, éd. citée, vol. XXIX, p. 1-116.

Pour le reste, il se montre très modéré, toujours et à tout prix, et très loin de l'esprit engagé, radical, visionnaire, des vrais Jacobins italiens de cette période, tel Alessandro Belmonte, qui écrit à un ami :

En si peu de mois on a vu la destruction des deux plus anciens États d'Europe ; il ne nous reste qu'à voir renversée la Constitution de l'Empire, et les Suisses suivre cet exemple, et l'Angleterre envahie, et l'Espagne démocratisée – alors nous pourrions dire à nos petits-enfants que ce nouvel ordre en Europe n'a pas été que l'affaire d'un jour – nous serons chanceux si nous pouvons dans le futur voir consolidées pour le bien de l'humanité ces incroyables nouveautés.²⁸

Mais, en Vénétie, l'expérience jacobine ne dure que quelques mois. Après le traité de Campoformio (octobre 1797), la réflexion épistolaire de Cesarotti devient plus mesurée et impartiale. Il revient sur cette expérience et y voit « une contagion d'idées et d'espoirs chimériques qui, fatalement, s'étaient accrochés aux personnes les plus dotées d'imagination et de talent ». Il adresse ces mots à un jeune poète qui, lui aussi, s'était laissé emporter par l'enthousiasme révolutionnaire, même s'il est bien évident que Cesarotti parle aussi de lui-même²⁹.

En politique à proprement parler, ses lettres sont certes celles d'une personne incohérente, qui à partir de ce moment-là loue tous les gouvernements qui se succèdent en Vénétie ; somme toute, celles d'un professeur, d'un homme de lettres naïf et maladroit face à la « *realpolitik* ». Néanmoins, ces lettres nous fournissent d'intéressantes réflexions de philosophie politique. Lorsque le discours devient théorique, c'est-à-dire plus conforme à sa nature de professeur et de philosophe, il retrouve une cohérence. Ainsi, à partir de 1789 et jusqu'à sa mort en 1808, Cesarotti identifie constamment le mal de son siècle dans la diffusion de l'athéisme, et, par conséquent, dans l'esprit individualiste et irréligieux qui, à son avis, a amené les Français à ne plus reconnaître de limites. Ce sera là sa constante et inoxydable ligne philosophique, et la vraie bataille, la seule, qu'il saura mener, avec habileté. Ses lettres pointent donc du doigt les « dérapages » des

28 Milan, Archivio di Stato, Dono Greppi, 231, lettre d'A. Belmonte au citoyen A. Greppi, [Rimini mars 1798].

29 M. Fantato, « La dissimulazione onesta : il carteggio Cesarotti-Pagani Cesa », *Quaderni veneti*, XLII, 2005, p. 147, M. Cesarotti à G. U. Pagani Cesa, « Padoue 30 septembre 1799 ».

révolutionnaires français aussi souvent que ceux de la philosophie des Lumières. À son avis, les théoriciens de l'athéisme sont des « imposteurs » de la vraie philosophie des Lumières, qui était civile et visait au bien de l'humanité sans en offenser la dignité. Ainsi s'efforce-t-il de démonter leurs raisonnements, en utilisant les exemples mêmes de l'histoire de France récente. En 1790 déjà, il écrivait contre le « philosophisme du siècle » et affirmait que « si cela dépendait de moi, j'aurais déjà depuis longtemps confiné aux petites-maisons beaucoup de ces célèbres philosophards, et plus d'un aussi à la prison »³⁰. L'année suivante, il dénonçait « l'abus atroce qu'on a fait du nom de la philosophie » et estimait que désormais « les hommes honnêtes ne peuvent plus s'appeler philosophes. Mon abomination, ou mieux mon horreur pour ces démagogues raisonnants ne peut être plus grande : la seule chose qui me soulage c'est l'espoir, ou mieux la certitude que le bâtiment de leurs idées leur retombera sur la tête, et que leurs noms seront consacrés à l'exécration des siècles »³¹. En 1791, il définit les Jacobins par un curieux néologisme, celui d'*elveziani*, c'est-à-dire les disciples d'Helvétius, le célèbre philosophe athée³². Quand, en 1794, le culte de l'Être Suprême est instauré en France, il écrit : « je suis bien certain que la religion naturelle qui veut prendre la place du christianisme n'est qu'un masque de l'athéisme » ; celle-ci représente à ses yeux une « religion sœur du présent système de crimes et d'atrocités »³³.

On trouve aussi dans ses écrits des propos virulents contre Sylvain Maréchal, l'écrivain ami de Babeuf et auteur d'un *Dictionnaire des athées anciens et modernes* (1800), « ouvrage infâme qui m'a rempli d'indignation et de nausée. L'impudence de la méchanceté et de la folie ne pourrait être majeure »³⁴. L'athéisme et le jacobinisme sont de l'impiété et de la séduction maligne, et ils se répandent comme une fièvre que même les hommes honnêtes peuvent attraper, comme ce fut le cas du poète Jacques Delille. À son propos, Cesarotti écrit en avril 1801 :

30 *Opere dell'abate Melchior Cesarotti*, éd. citée, vol. XXXVII, p. 330, M. Cesarotti C. Zacco, « Noventa 12 août [1790] ».

31 *Ibid.*, p. 329.

32 Padoue, Biblioteca del Seminario, ms 773 D.4, t. II, lettre 45, M. Cesarotti à C. Zacco, « Padoue 21 juillet [1791] ».

33 *Opere dell'abate Melchior Cesarotti*, éd. citée, vol. XXXVII, p. 335-336, M. Cesarotti à C. Zacco, « Padoue ».

34 « *Parleremo allora di cose, di persone, di libri* », éd. citée, p. 15, M. Cesarotti à F. Rizzo Patarol, « 18 décembre 1801 ».

J'ai lu avec beaucoup de plaisir la dernière lettre de sa correspondance. Elle m'a tout à fait réconcilié avec l'auteur – je lui pardonne quelques fautes un peu grossières de son âme qui lui ont fait voir comme des actes d'héroïsme patriotique les attentats des émeutes, et comme des illusions du zèle l'hypocrisie de la méchanceté.³⁵

Parallèlement à cela, il est frappant de voir comment, dans les dernières années, les grands noms des Lumières françaises, Voltaire, Diderot, D'Alembert et Condillac, qui avaient joué un rôle très important dans l'éducation de Cesarotti, et qu'il avait sincèrement admirés, disparaissent de sa correspondance, tandis que les noms de leurs moins célèbres épigones prennent leur place. Ainsi, à partir de 1801, ses héros deviennent tous ces philosophes, écrivains et polémistes qui, profitant du nouveau climat apaisé instauré en France par le Premier Consul, ont commencé à publier des ouvrages critiquant les excès des révolutionnaires. Il loue ces « gentilshommes » qui écrivent contre « ces imposteurs exécrables qui firent de la philosophie un moyen de démence, et de la liberté un moyen de tyrannie », ces auteurs qui maintenant relèvent la tête et dénoncent ce qui s'est passé, au nom de la vraie liberté : une liberté qui réforme sans tout bouleverser, qui ne débouche jamais dans le fanatisme. Il loue des auteurs comme Laharpe : « Le livre très intéressant de Laharpe sur le fanatisme révolutionnaire vient de sortir. C'est une défense de la religion et des hommes d'Église persécutés, écrit avec passion et avec un esprit vraiment libre. »³⁶ Il lit le *Journal de ce qui s'est passé à la tour du Temple pendant la captivité de Louis XVI*, de Cléry, qu'il appelle « un livre précieux pour les cœurs honnêtes », et il lit aussi, « avec beaucoup des sentiments différents, mais toujours avec de l'intérêt », les mémoires sur la Révolution de Desodoards, un ex-Girondin dont les incohérences et les points faibles sont réfutés point par point :

Il déteste les excès des anarchistes mais ne considère pas que ces excès eurent leur origine dans le fanatisme furieux montré par les premiers partisans de la révolution, par leurs invectives féroces contre le roi, la cour, les ministres, les nobles, les prêtres [...] il ne remarque pas que la deuxième assemblée était composée presque entièrement par des jacobins, et que la Convention était aussi entièrement démocratique et que donc tous

35 *Ibid.*, p. 8, M. Cesarotti à F. Rizzo Patarol, « Selvaggio 26 avril [1801] ».

36 *Ibid.*, p. 108, M. Cesarotti à D. Pinato, « [août 1798] ».

ses actes doivent être considérés nuls, injustes, illégaux, inspirés par la fureur et par la haine. Surtout, il ne considère pas que les principes et les exemples de la Convention autorisent toutes les insurrections populaires, et détruisent depuis leurs fondations les bases non seulement des monarchies, mais aussi des républiques.³⁷

Il est aussi intéressant de citer une lettre à son ami Francesco Rizzo Patarol, qui remonte à 1803, dans laquelle Cesarotti critique « cette mauvaise clique de philosophes qui a voulu ériger son trône sur les ruines de la société sous le prétexte de la régénérer » :

Si ces hommes-là croyaient vraiment pouvoir appliquer leurs chimères pacifiquement et sans le total bouleversement de tous les principes sociaux, leur philosophie était vraiment enfantine et romanesque; sinon, s'ils avaient prévu les horreurs et les excès qui devaient suivre, et y sont allés sans remords et avec sang froid, alors ils méritent d'être appelés philosophes furieux.

Il poursuit par une déclaration, en forme de métaphore médicale, qui constitue véritablement le manifeste de toutes ses idées politico-philosophiques :

Les philosophes vraiment dignes de ce nom se sont contentés de chercher le vrai seulement pour donner des explications à eux-mêmes, et pour le concilier discrètement avec le Bien réel et possible; mais ils eurent toujours pour axiome qu'il ne faut l'élargir au peuple qu'en petites doses, et bien déguisé et incorporé dans d'autres principes qui en modèrent la force.³⁸

Son soutien à tous les régimes politiques a bien été une incohérence. Mais il a été toujours très cohérent en proposant comme modèle

37 *Ibid.*, p. 113-114, M. Cesarotti à D. Pinato, « Padoue 12 mars [1799] ».

38 *Ibid.*, p. 95-96, M. Cesarotti à F. Rizzo Patarol. La lettre n'est pas datée. Michela Fantato la situe après août 1802, en supposant que la référence faite au « Gran Console » soit une allusion à l'élection de Bonaparte comme consul à vie (2 août 1802). Selon moi, toutefois, la datation de la lettre doit être anticipée d'un an au moins, car Cesarotti, en faisant référence à une des filles de Giustina Renier Michiel, qui à ce moment-là vivait en Lombardie, l'appelle « l'adorable Cisalpine ». Or, la république cisalpine cessa d'exister le 26 janvier 1802. De plus, Cesarotti parle de l'armée française comme toujours présente dans le territoire de Padoue, et commente d'une façon ironique : « Malgré la paix il paraît que nos hôtes ne veulent pas ficher le camp », allusion évidente à la paix de Lunéville (9 février 1801) et au retrait de l'armée française de la Vénétie occupée, qui ne s'accomplit que le 6 avril 1801. La lettre doit donc avoir été écrite entre la mi-février et le début du mois d'avril 1801; et l'appellation « Gran Console » fait référence à Bonaparte premier consul, et non pas consul à vie.

politique, de 1789 jusqu'à sa mort, le réformisme modéré du ministre Jacques Necker. « Je professe le neckerisme », écrit-il dans une de ses premières lettres rédigées après le début de la Révolution. Et c'est justement la sortie de Necker de la scène politique qui représente sa première grave désillusion à l'égard des événements de France. Cependant, il continue à être un lecteur passionné des ouvrages du Genevois, et il est touchant de lire la chronique de sa rencontre avec Mme de Staël, fille de Necker, à Padoue en 1805³⁹. C'est dans les idées de Necker qu'il retrouve les siennes. Il s'adresse ainsi à Zacco en 1790 : « Ma philosophie est celle de Necker, et elle a autant horreur de la révolte que de la tyrannie, et de toute sorte de violences. »⁴⁰ Il a en tête le Necker du traité *De l'importance des opinions religieuses* (1788), et fait pleinement confiance à la religion comme origine et source de l'honnêteté et du sens du devoir, les seuls sentiments qui peuvent retenir les peuples. À la fin de 1802, quand désormais les excès révolutionnaires ne sont plus qu'un mauvais souvenir, Cesarotti fait l'éloge du *Cours de morale religieuse* de Necker, « ouvrage vraiment céleste » :

Personne n'a su autant que lui démentir la fausse philosophie de l'homme, qui n'est pas le produit de la seule raison mais le résultat de l'ensemble des facultés de l'âme toutes confondues et toutes valorisées les unes par les autres [...] il a si bien éclairé avec la plus brillante et sublime philosophie cette grande vérité : que la religion, lorsqu'elle est bien comprise, est le fondement de la morale, et que la morale est le fondement de la politique, et que sans une politique morale et religieuse il ne peut pas y avoir ni bonheur privé ni bonheur public.⁴¹

Le réformisme modéré de Necker inspire ainsi les deux pamphlets cesarottiens de 1797, dont le ton didactique et paternaliste se manifeste déjà dans leurs titres : *Istruzione d'un cittadino a' suoi fratelli meno istrutti* (*Instruction d'un citoyen à ses frères moins cultivés*) et le *Il patriotismo illuminato. Omaggio d'un cittadino alla patria* (*Le patriotisme éclairé*). Il y explique les termes « Liberté » et « Égalité », et le danger

39 Voir M. PIERI, « Della vita di Mario Pieri scritta da lui medesimo », in *Opere di Mario Pieri corciense*, Florence, Le Monnier, 1850-1852, vol. I, p. 111; voir aussi *Id.*, *Memorie (1804-1811)*, R. Masini (éd.), Rome, Bulzoni, 2003, p. 41.

40 *Opere dell'abate Melchior Cesarotti*, éd. citée, vol. XXXVII, p. 330, M. Cesarotti à C. Zacco, « Noventa 12 août [1790] ».

41 « *Parleremo allora di cose, di persone, di libri* », éd. citée, p. 32, M. Cesarotti à F. Rizzo Patarol, « [automne 1802] ».

qu'ils représentent s'ils sont mal compris. Il établit l'équation entre «parfait citoyen» et «parfait chrétien»; et, surtout, il ne remet jamais en question la disparité des biens et des propriétés, mais cite l'Évangile pour la légitimer. On y retrouve une invitation perpétuelle à la modération, qui n'a vraiment pas grand chose de jacobin; cependant, ces deux pamphlets connaissent un extraordinaire succès public et plusieurs réimpressions dans toute l'Italie durant le *Triennio giacobino* (1797-1799)⁴².

À la lumière de ce que nous avons dit jusqu'à présent, on ne peut s'étonner qu'il soit toujours partisan du modèle politique anglais. L'Angleterre est le seul exemple de régime constitutionnel modéré qui fonctionne; un régime en mesure de bien équilibrer libertés individuelles et pouvoir politique, selon ce concept d'équilibre raisonné qui est la clé de la pensée de Cesarotti. «Je suis anglais avec toute mon âme car c'est la seule nation qui soutienne avec dignité et force la cause du système social, si lâchement abandonnée, si indignement trahie par les autres stupides puissances européennes.»⁴³ Ici aussi, on pense inévitablement à l'essai *Della Tirannide* (*De la tyrannie*, 1789) d'Alfieri; mais, en réalité, les racines de ce discours sont à rechercher dans les Lumières françaises, les premières Lumières, celles de l'*Esprit des lois* de Montesquieu, où la monarchie constitutionnelle anglaise représentait un modèle politique.

Pendant la première domination autrichienne en Vénétie (1798-1805), Cesarotti reprend son souffle après les désordres jacobins de 1797, et se met à célébrer le nouveau maître de sa patrie, non qu'il en soit satisfait, mais parce qu'il y voit le signal du retour à la tranquillité. Il écrit ainsi trois sonnets pour exalter l'arrivée des Autrichiens: le plus célèbre, «Larva di libertà», est apprécié à Vienne, où il est mis en musique par le célèbre Antonio Salieri, mais beaucoup moins par les Jacobins de Bologne qui le brûlent sur la place publique. Il chante aussi la reconquête de l'Italie par l'armée autrichienne (1799), et recommence à parler de la France comme de «cette grand nation d'assassins et d'incendiaires», dont il souhaite voir «les maisons en feu,

42 Voir [M. CESAROTTI], *Istruzione d'un cittadino a' suoi fratelli meno istrutti*, Padoue, Pietro Brandolese, 1797; [M. CESAROTTI], *Il patriotismo illuminato. Omaggio d'un cittadino alla patria*, Padoue, Pietro Brandolese, 1797.

43 M. FANTATO, «La dissimulazione onesta», art. cité, p. 147, M. Cesarotti à G. U. Pagani Cesa, «Padoue 30 septembre 1799».

un feu à éteindre avec leur sang», quitte à s'en s'excuser juste après: «Je ne peux pas parler des Français sans m'imaginer quelque excès d'atrocité.»⁴⁴ Entre 1803 et 1804, il soutient encore publiquement l'Autriche, en écrivant un livret d'opéra dont le titre, *Adria consolata* (*Venise soulagée*), est significatif, et en récitant un discours officiel devant le prince Jean d'Autriche⁴⁵.

C'est à la lumière de ce sentiment de soulagement et de ce désir de retour à l'ordre qu'il faut considérer l'attitude politique du dernier Cesarotti et son adhésion finale au projet impérial de Napoléon. Celui-ci n'est plus le général Bonaparte «sublime imposteur», ni le Bonaparte premier consul, «héros de la grande nation d'assassins», «tyran républicain», comme il l'avait souvent qualifié par le passé. L'empereur Napoléon est au contraire «l'homme des miracles»⁴⁶, l'homme qui avait toujours eu une grande estime pour le traducteur d'*Ossian*, celui qui lui a attribué deux pensions extraordinaires et l'a nommé commandeur et chevalier de l'ordre de la Couronne de fer. Napoléon est l'incarnation (au moins pendant les années 1806-1807, à la suite de la paix de Presbourg) du désir de paix, de tranquillité, de réformes modérées; il est celui qui a arrêté la «dissolution sociale», véritable menace pour le monde moderne, dans une époque où «la société est empoisonnée par une méfiance presque générale»⁴⁷. Cesarotti exprime tout ceci dans son dernier poème, *Pronea*, consacré à la gloire de Napoléon et où, à côté de vers presque mystiques, il publie toujours des vers qui rappellent les horreurs de la Révolution, terminée à jamais grâce à l'intervention providentielle (*Pronea*, en grec ancien, signifie justement «Providence») de Napoléon, restaurateur de la paix (le poème est écrit juste après la paix de Presbourg) et de la concorde civile. Dans la lettre de dédicace, Napoléon est appelé «conquérant de

44 Padoue, Biblioteca municipale, Raccolta Manoscritti Autografi 1721, ms n° 1, lettre 1, M. Cesarotti à C. Zacco, «Selvaggiano 10 juin [1799]».

45 *Adria consolata. Festa teatrale nel solenne giorno natalizio della S.R.I. Maestà di Francesco II, da rappresentarsi nel Teatro della Fenice l'anno 1803* [paroles de M. Cesarotti, musique de F. Bertoni], Venise, V. Rizzi, [1803].

46 «Parleremo allora di cose, di persone, di libri», éd. citée, p. LIX, M. Cesarotti à S. Berioli, «7 mars [1806]».

47 *Ibid.*, p. 15, M. Cesarotti à F. Rizzo Patarol, «18 décembre 1801»; M. FANTATO, «La dissimulazione onesta», art. cité, p. 146, M. Cesarotti à G. U. Pagani Cesa, «Padoue 26 août 1799».

Claudio Chiancone

la paix» et «fondateur de l'ordre»⁴⁸. Il est surtout l'homme qui a su mettre fin aux excès de la Révolution. De ce point de vue, comme on l'a vu, les louanges de Cesarotti sont sincères et résultent d'une foi dans le réformisme modéré qui a marqué toute sa vie, et elles doivent être distinguées de celles «achetées» qui furent le fait de tant d'autres poètes de son époque.

48 M. CESAROTTI, *Pronea componimento epico*, Brescia, per Nicolò Bettoni, 1807.